

D'UNE MÉMOIRE À UNE AUTRE

LA SHOAH EN EUROPE – LES PREMICES

Edito : L'Etat français pendant la guerre

Pour nos chers participants et participantes à l'édition 2024 du Train de la Mémoire : nous avons voulu construire un journal qui rappellerait des notions fondamentales concernant la Shoah. Nous avons opté pour une lecture chronologique des événements ce qui nous amène à prévoir les trois prochains numéros sur le thème de « La Shoah en Europe ».

Dans le premier numéro, que vous tenez entre vos mains, vous trouverez l'évocation du fondement de l'antisémitisme et la montée du nazisme, l'usage du terme « Shoah » pour nommer les crimes spécifiques de cette période, une cartographie de la population juive en Europe avant la Shoah et l'histoire de la population juive en Palestine sous l'empire ottoman.

Vous retrouverez aussi dans nos pages cultures des conseils lectures (*Le Nageur* de Pierre Assouline) et documentaires (*Apocalypse Hitler*, *Histoire de l'Antisémitisme*) qui nous paraissent fondamentaux pour assurer une base de connaissances tant en Histoire que sur la culture et l'identité juive.

Place est faite à vos rencontres et visites : Benjamin Berger nous narre, de sa plume singulière, sa rencontre avec Sylvain Levey et Ludovic Cantais qui proposent, chacun à leur manière, une réflexion originale sur la Mémoire. Enfin, vous pourrez lire le témoignage de Justine et Lyora qui ont visité le Mémorial de la Shoah.

Le second numéro concernera les différentes formes de mise en application de l'extermination et le troisième, le rôle du travail de mémoire contre « l'impossible oubli » qui paraîtront courant 2025.

Vous qui allez partir en novembre, vous qui nous lisez régulièrement, vous savez combien il est important de continuer à s'informer, se documenter afin de cultiver à la fois la mémoire mais aussi le souci constant du fait, de la précision, de la vérité. La transmission de cette volonté est, elle aussi, essentielle. C'est ce que nous essayons de faire à travers cette publication.

Nous en profitons pour rappeler à toutes et tous que vos articles sont les bienvenus : ce journal est le vôtre !

L'article sur le mot Shoah est [dans le journal de mai 2022](#)

Sommaire

Page 3 : *Panorama de l'antisémitisme antique à l'antisémitisme moderne*

Page 5 : Documentaire Arte : *Histoire de l'antisémitisme*

Page 6 : La population juive en Palestine : De l'Empire ottoman à la fin de la Seconde Guerre mondiale

Page 7 : La population juive en Europe avant la Shoah

Page 8 : La montée du nazisme : politique et idéologie

Page 10 : La journée internationale de la mémoire de la Shoah

Page 11 : Visite au mémorial de la Shoah

Page 12 : Documentaire *Apocalypse Hitler*

Page 13 : Livre : *Le nageur*, Pierre Assouline

Page 14 : Rencontres avec Sylvain Levey et Ludovic Cantais

Panorama de l'antisémitisme antique à l'antisémitisme moderne

L'histoire de l'antisémitisme est complexe et s'étend sur des millénaires. Il reste un sujet préoccupant dans le monde contemporain, avec des manifestations variées qui continuent d'apparaître dans divers contextes.

A chaque ère de l'histoire de l'humanité on en trouve des traces. En Égypte ancienne, dans l'empire romain, au Moyen Âge et de la Renaissance à l'époque moderne et contemporaine. La Shoah en est son point culminant.

Dans l'Exode, les Juifs sont décrits comme ayant été réduits en esclavage en Égypte, ce qui illustre une première forme de persécution. La crainte d'une rébellion juive, illustrée par la crainte des pharaons de perdre leur pouvoir face à une population croissante, a contribué à leur stigmatisation. On peut citer comme exemple le moment où le pharaon ordonne que tous les nouveau-nés mâles juifs soient tués, ce qui indique la méfiance et la peur envers cette communauté.

A la période de l'empire romain, les révoltes juives, comme celle de 66-73 après J.-C., ont conduit à la destruction du Second Temple de Jérusalem en 70 après J.-C. et à la dispersion des Juifs. Cette période a engendré une stigmatisation des Juifs en tant que révoltés et traités comme des citoyens de seconde zone, souvent accusés de provoquer des troubles dans l'Empire. La révolte de Bar Kokhba, qui a eu lieu entre 132 et 136 de notre ère, est l'un des soulèvements les plus significatifs du peuple juif contre l'Empire romain. Elle tire son nom de Simon Bar Kokhba, qui est considéré comme le leader de la révolte. Les causes sont complexes et incluent des facteurs politiques, économiques et religieux. Elle est souvent considérée comme un symbole de la résistance juive et a eu un impact durable sur l'identité et la mémoire collective du peuple juif.

Au Moyen Âge, deux périodes se détachent. Celle des croisades et celle des pogroms. Les premières croisades ont été marquées par des violences à l'encontre des Juifs. En 1096, lors de la première croisade, des bandes de croisés ont attaqué les communautés juives de Mayence et de Worms, tuant des centaines de Juifs. Des chroniques de l'époque, comme celles de Raoul de Caen, témoignent de ces massacres. Les Juifs étaient souvent perçus comme des infidèles et des ennemis de la foi chrétienne.

Puis avec Saint Louis, les pogroms juifs en France au XIII^e siècle sont un chapitre tragique de l'histoire juive en Europe. Deux événements marquants ont eu lieu sous son règne. En 1240, des tensions antisémites ont conduit à des émeutes violentes contre les Juifs, en partie alimentées par la controverse autour de la « Talmud ». L'Inquisition a été utilisée pour condamner le Talmud, et un autodafé a eu lieu, où des ouvrages juifs ont été brûlés. Ces événements ont conduit à des violences physiques contre les communautés juives. En 1251, des émeutes éclatèrent à Paris et dans d'autres villes, souvent en réponse à des accusations de fraude ou de profanation. Ces troubles ont causé de nombreuses morts et des pertes importantes pour les Juifs. Le pogrom de Strasbourg en 1349 est l'un des exemples les plus notables. En pleine peste noire, les Juifs furent faussement accusés d'empoisonner les puits, conduisant à des massacres en masse. Ces pogroms étaient souvent encouragés par des autorités locales, amplifiant la peur et la haine envers les Juifs.

Pendant cette période, les Juifs doivent porter le symbole de la rouelle. Elle prend souvent la forme d'une pièce de tissu circulaire ou d'un insigne porté sur les vêtements. Elle était noire ou jaune, et pouvait être ornée de motifs spécifiques. Elle représentait à la fois le statut des Juifs comme « parias ». Cette obligation de porter un symbole distinctif a contribué à renforcer les préjugés et les stéréotypes antisémites, exacerbant ainsi les tensions entre les communautés juives et chrétiennes.

La Renaissance et la Réforme ont vu un changement dans les attitudes, avec certains penseurs humanistes prenant position contre l'antisémitisme. Cependant, de nouveaux stéréotypes ont également émergé. Martin Luther, au début de sa carrière, prônait la conversion des Juifs. Cependant, face à leur refus, il a développé un discours antisémite virulent, comme dans son écrit « Des Juifs et de leurs mensonges » (1543), où il appelle à la destruction de leurs synagogues et de leurs livres. Cela a eu des répercussions sur les attitudes chrétiennes envers les Juifs, alimentant la haine et la persécution.

Pendant les Lumières, de nombreux Juifs étaient confinés à des rôles économiques spécifiques, souvent liés à la finance. Les tensions sociales et les rivalités économiques ont exacerbé les préjugés antisémites. Voltaire, par exemple, a exprimé des opinions hostiles envers les Juifs, les qualifiant souvent de « fanatiques » et d'« obscurantistes ». Les Juifs étaient souvent représentés comme cupides, manipulateurs et responsables des maux de la société. Ces stéréotypes ont été renforcés par des caricatures et des écrits qui circulaient à l'époque.

Rousseau a également exprimé des réserves sur le judaïsme, le voyant comme un obstacle à l'unité sociale.

Malgré ces attitudes négatives, la période des Lumières a également vu l'émergence d'idées en faveur de la tolérance et des droits de l'homme. Certains penseurs ont plaidé pour une meilleure intégration des Juifs dans la société européenne.

Au cours de la fin de la période des Lumières, certains pays européens ont commencé à assouplir les lois discriminatoires à l'égard des Juifs, ouvrant la voie à une plus grande acceptation, bien que cela soit souvent accompagné de tensions.

À la fin du XIXe siècle, la France est marquée par une montée de l'antisémitisme, exacerbé par des événements comme l'affaire Dreyfus (1894-1906). Ce climat a influencé de nombreux mouvements politiques, y compris le boulangisme. Certains de ces partisans ont utilisé des thèmes antisémites pour galvaniser le soutien populaire. Ils ont parfois accusé les « juifs » d'être responsables des maux de la République, d'une manière qui renvoyait aux stéréotypes de l'époque. Le boulangisme a coïncidé avec l'affaire Dreyfus, qui a profondément divisé la société française. Elle a révélé l'antisémitisme latent en France.

Alfred Dreyfus, un capitaine juif de l'armée française, a été accusé à tort de trahison. Le procès a exposé des divisions profondes dans la société française, mettant en lumière l'antisémitisme rampant, tant dans les médias que dans l'opinion publique.

Les antidreyfusards, souvent nationalistes et antisémites, ont trouvé des alliés dans le camp boulangiste, certains d'entre eux soutenant la thèse d'une trahison juive. Émile Zola a défendu Dreyfus dans son célèbre article « J'accuse », ce qui a marqué un tournant dans la lutte contre l'antisémitisme.

Le XXe siècle débute aussi avec les protocoles des Sages de Sion. Ce faux document, publié en 1903, prétendait dévoiler un complot juif pour dominer le monde. Il a été largement diffusé, notamment en Russie et en Europe, alimentant les clichés antisémites et servant d'argument aux mouvements nationalistes et fascistes. Sa publication a eu un impact durable, continuant d'influencer les idéologies antisémites au XXe siècle. Cela nous amène aux Lois de Nuremberg de 1935. Ces lois, qui ont privé les Juifs de leur citoyenneté allemande et interdit les mariages et relations entre Juifs et non-Juifs, ont institutionnalisé la discrimination. Elles ont établi un cadre juridique pour la persécution des Juifs et ont ouvert la voie à leur exclusion systématique de la société allemande. Avec la seconde guerre mondiale, l'apparition des ghettos, des camps de concentrations et la déportation des juifs d'Europe fera naître un nouveau mot : génocide.

À partir de 1940, les Juifs ont été forcés de vivre dans des ghettos, comme celui de Varsovie. Environ 400 000 Juifs y ont été confinés dans des conditions insupportables, avec une famine sévère et des maladies. Les déportations vers les camps de la mort, comme Auschwitz, ont débuté en 1941. Environ 1,1 million de Juifs ont été tués à Auschwitz seul, par le biais de chambres à gaz, de fusillades et d'expériences médicales. Ce génocide a été la culmination d'un antisémitisme profondément enraciné dans la société européenne.

L'antisémitisme contemporain véhicule aussi de nouveaux truismes. L'essor d'Internet a permis la propagation rapide de théories du complot antisémites, souvent associées à des idées sur la domination juive dans les finances et les médias. Ces idées continuent d'être véhiculées par des groupes extrémistes et attirent de nouveaux adeptes. Les plateformes numériques ont permis une diffusion rapide de contenus antisémites. Pendant la pandémie de COVID-19, des théories du complot ont émergé, accusant les Juifs d'être responsables de la propagation du virus, illustrant un lien dangereux entre la désinformation et l'antisémitisme. Des hashtags comme #KillAllJews ont été observés sur Twitter et d'autres plateformes, démontrant la facilité avec laquelle des discours haineux peuvent se répandre.

La montée des tensions autour du conflit a souvent engendré des sentiments antisémites. Des manifestations contre Israël peuvent parfois glisser vers des slogans et des symboles qui renvoient à des stéréotypes antijuifs, comme « Les Juifs sont responsables de tous nos problèmes ».

Des actes de vandalisme antisémites, comme des graffiti insultants sur des synagogues ou des cimetières juifs, continuent d'être une réalité dans de nombreuses villes. Par exemple, en 2022, plusieurs cimetières juifs en France ont été profanés, ce qui a suscité l'indignation générale.

L'antisémitisme actuel se manifeste sous diverses formes, allant des violences physiques aux discours haineux en ligne, en passant par des représentations biaisées dans les médias. La vigilance et l'éducation restent essentielles pour combattre ces tendances et promouvoir la compréhension mutuelle. La société doit continuer à lutter contre cette haine sous toutes ses formes pour garantir un avenir sans discrimination.

L'antisémitisme est une problématique persistante qui a évolué à travers les âges. Comprendre ses origines et ses manifestations est essentiel pour lutter contre cette haine et garantir que l'histoire ne se répète pas. Des efforts continus en éducation et en sensibilisation sont nécessaires pour contrer l'antisémitisme sous toutes ses formes.

Sophie Gerson-Mariatte

Documentaire Arte : *L'histoire de l'antisémitisme*

Une série documentaire à ne pas rater pour comprendre les fondements de cette notion centrale qu'est l'antisémitisme dans le cadre de notre projet du Train de la Mémoire.

Réalisée par Jonathan Hayoun en 2022, elle retrace en quatre volets d'une heure, les grandes lignes de ce phénomène qui parcourt les sociétés depuis l'Antiquité à nos jours et ce, sur tous les territoires du monde.

Saviez-vous qu'en 38 après JC, Philon d'Alexandrie va écrire le premier texte dénonçant les pogroms des Égyptiens contre les juifs ? (Premier volet)

Saviez-vous qu'au Moyen Age, sous Louis IX, on obligeait déjà les juifs à porter un signe distinctif appelé « rouelle » ? (Deuxième volet) Associer l'image

Saviez-vous qu'à l'issue de la Révolution française, les juifs seront considérés comme des citoyens à part entière de la société ? (Troisième volet)

Saviez-vous que ce n'est qu'en 1965 que l'église catholique déclare officiellement que la mort de Jésus Christ ne peut être une accusation de déicide ? (Quatrième volet)

Derrière les petites histoire, la grande histoire de l'antisémitisme s'éclaire et permet de répondre à un certain nombre d'interrogations tout en apprenant les conditions de vie qui ont été celles de tout un peuple depuis des millénaires.

La force de ce documentaire, outre l'utilisation d'images 3D, réside aussi dans l'excellente qualité des témoignages et apports scientifiques et théologiques.

Cette série est également disponible en DVD et en VOD : pour la voir et la revoir.

A ne rater sous aucun prétexte !



MCC

Un livre pour bien accompagner

Voilà un ouvrage qui permet de recentrer tous les éléments d'informations à connaître sur la Shoah. Dans un panorama à la fois dense et agréablement abordable, les meilleurs spécialistes des différents aspects de la Shoah sont réunis ici.

Vous trouverez la référence et quelques informations supplémentaires en vous rendant sur [le site de la Fondation de la Shoah](#)

Le collectif est composé, notamment, de Islen About, Cindy Biesse, Tal Bruttman, Willy Coutin, Patrick Desbois, Jacques Fijalkow, Ygal Fijalkow, Thomas Fontaine, Valérie Igounet, Laurent Joly, André Kaspi, Audrey Kichelewski, Marie Moutier-Bitan, Johan Puttemans, Rudy Reichstadt, Iannis Roder, Christophe Tarricone, Yves Ternon, Dominique Trimbur, Andrej Umansky.

Partie I : Origines, étapes et géographie du processus génocidaire Partie II : La Shoah en France Partie III : Enjeux mémoriels et éducatifs Partie IV : Questions sensibles

L'ouvrage est dirigé par Alexandre Bande, Pierre-Jérôme Biscarat et Olivier Lalieu aux éditions Passés Composés.

Nouvelle histoire de la Shoah, ISBN : 978-2-3793-3521-1 (411 pages)

MCC

La population juive en Palestine : De l'Empire ottoman à la fin de la Seconde Guerre mondiale et la naissance du sionisme

Sous l'Empire ottoman et même avant, une population juive existait en Palestine. Leurs membres se concentraient principalement dans les villes saintes de Jérusalem, Safed, Tibériade et Hébron. En 1880, avant le début de l'immigration, environ 25 000 Juifs étaient profondément ancrés en Palestine depuis plusieurs générations.

A la suite de l'affaire Dreyfus, en 1882, Théodore Herzl crée le sionisme qui est un mouvement politique qui veut créer un État juif en Palestine. De petits groupes juifs dispersés en Europe commencèrent à coopérer pour établir des colonies agricoles en Palestine historique. Ces groupes s'unirent officiellement pour la première fois en 1897, pour la première conférence sioniste à Bâle, en Suisse. A la veille de la Première Guerre mondiale, les 80 000 Juifs de Palestine ne constituaient qu'un dixième de la population totale du pays.

À la fin de la Première Guerre mondiale, l'Empire ottoman fut disloqué et la Palestine tomba sous mandat britannique. La Grande-Bretagne était favorable à l'établissement d'un foyer national juif en Palestine. **En 1917, le gouvernement anglais publie la Déclaration Balfour par laquelle il reconnaît les sionistes et il les autorise à créer en Palestine un « Foyer National Juif »** mais, les sionistes entendent bien créer un État. Cette lettre garantissait également « que rien ne sera fait qui puisse porter atteinte ni aux droits civils et religieux des collectivités non juives existant en Palestine ». La Déclaration Balfour donnait donc une base juridique à l'immigration juive et ainsi l'encouragea. Le souci est qu'une même promesse a été faite à deux peuples différents, juifs et arabes, pour un même territoire : la Palestine.

Une importante immigration juive, appelée aliya, se met en place. Les Juifs, avec le soutien de l'administration anglaise, mettent en place des structures importantes : des écoles, des hôpitaux, une université, une force armée. Ils achètent massivement des terres où ils construisent des villages fortifiés (les *Kibboutzim*) et où ils n'embauchent que de la main d'œuvre juive.

La montée de l'antisémitisme un peu partout en Europe amena encore plus de juifs à émigrer. Parallèlement, l'*Immigration Act* de 1924 aux États-Unis ralentit grandement l'immigration en provenance de l'Europe en fixant de stricts quotas par pays. Diverses limitations à l'immigration étaient également instaurées en Europe. Cela explique en partie le choix de la Palestine par les migrants juifs. À partir de 1932, avec la victoire du nazisme en Allemagne et l'intensification de la persécution en Autriche et en Tchécoslovaquie, l'immigration juive en Palestine augmenta drastiquement. Entre 1932 et 1939, la Palestine absorba 247 000 nouveaux arrivants, soit 46 % de l'immigration juive hors de l'Europe. Dans le contexte politique européen, cette cinquième *aliya* représentait davantage une fuite qu'un « choix sioniste ». A la fin des années 1930, les juifs représentent 30 % de la population palestinienne.

L'opposition arabe est dirigée par Amine El Husseini, grand Mufti de Jérusalem, qui a créé le Haut Comité Arabe en 1936 qui souhaite mettre fin au mandat britannique et à l'immigration juive. Les tensions sociales et religieuses se multiplient entre les deux communautés et les Arabes se révoltent entre 1936 et 1939. La répression britannique est très sévère et des milliers d'Arabes sont tués.

Peu à peu, la guerre approchant, les Anglais réduisent l'immigration et promettent l'indépendance aux Arabes de Palestine. Dans une tentative de conciliation avec la population palestinienne, la Grande-Bretagne émet en 1939 un livre blanc restreignant l'immigration juive en Palestine à 75 000 personnes en cinq ans et limitant l'achat de terres par les juifs. La création d'un État arabe indépendant dans les 10 ans était aussi prévue. Cependant, cette politique ne freina pas réellement l'immigration juive puisqu'elle ouvrit la porte à l'immigration illégale, dans un contexte où la persécution des juifs en Europe ne faisait qu'augmenter. Jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale, et même après, des dizaines de milliers d'immigrants juifs arrivèrent illégalement dans le pays. Malgré l'interception de quelques bateaux par les Anglais, de nombreux immigrants purent s'installer en Palestine.

La volonté sioniste est renforcée par la Seconde Guerre mondiale et le génocide. Les Britanniques souhaitent ménager les Arabes pour conserver l'accès au Canal de Suez, ce qu'ils font en limitant l'immigration juive. Par exemple, le 11 juillet 1947 : l'Exodus, navire transportant 4500 juifs dont beaucoup de rescapés de la Shoah, est repoussé par les Britanniques, le bateau doit retourner à Hambourg. Truman soutient les revendications sionistes. Le Royaume-Uni met fin à son mandat sur la Palestine en 1947.

Delphine Djurdjevic

La population juive en Europe avant la Shoah

Dans les années 1930, la population juive mondiale s'élève à 15,3 millions de personnes.

La majorité, soit, 9,5 millions vit en Europe, cela représente 60% de la population juive mondiale. Hors d'Europe, autre foyer notable, les Etats-Unis qui comptent à cette époque environ 2,6 millions de juifs. Dans cet article nous nous intéressons aux juifs d'Europe avant la destruction. Jusqu'en 1933 et la prise de pouvoir par les nazis, l'Europe possédait une grande variété de cultures juives, très dynamiques et développées. Elles résultent d'une présence juive centenaire ou même millénaire. La nature diverse de ces communautés se traduisait par des professions variées, des pratiques religieuses, la participation, l'intégration dans la vie nationale de nombreuses manières, bref une vie juive féconde et aux aspects multiples. Dans de nombreux pays, des personnalités culturelles et politiques étaient juives et avaient participé comme combattants à la 1^{ère} guerre mondiale.

Répartition de la population juive européenne en 1933

A droite, la carte tirée de l'Encyclopédie multimédia de la Shoah, nous permet de comprendre et analyser les 4 grands ensembles de cette population et leur répartition.

Les 4 grands ensembles :

L'Europe Orientale (Pologne, URSS, Roumanie et Pays Baltes) où on trouve la majorité de cette population, 6,760 millions de juifs soit **70%** de la population juive totale d'Europe.

L'Europe Centrale (Allemagne, Hongrie, Tchécoslovaquie et Autriche) représente 1,644 million, soit **17%** de la population juive.

L'Europe Occidentale et du Nord, 766 600 juifs, soit **9%** de la population.

L'Europe du Sud, avec 329 000 juifs , soit **4%** de la population.

Mouvements de population juive avant la 2nde GM

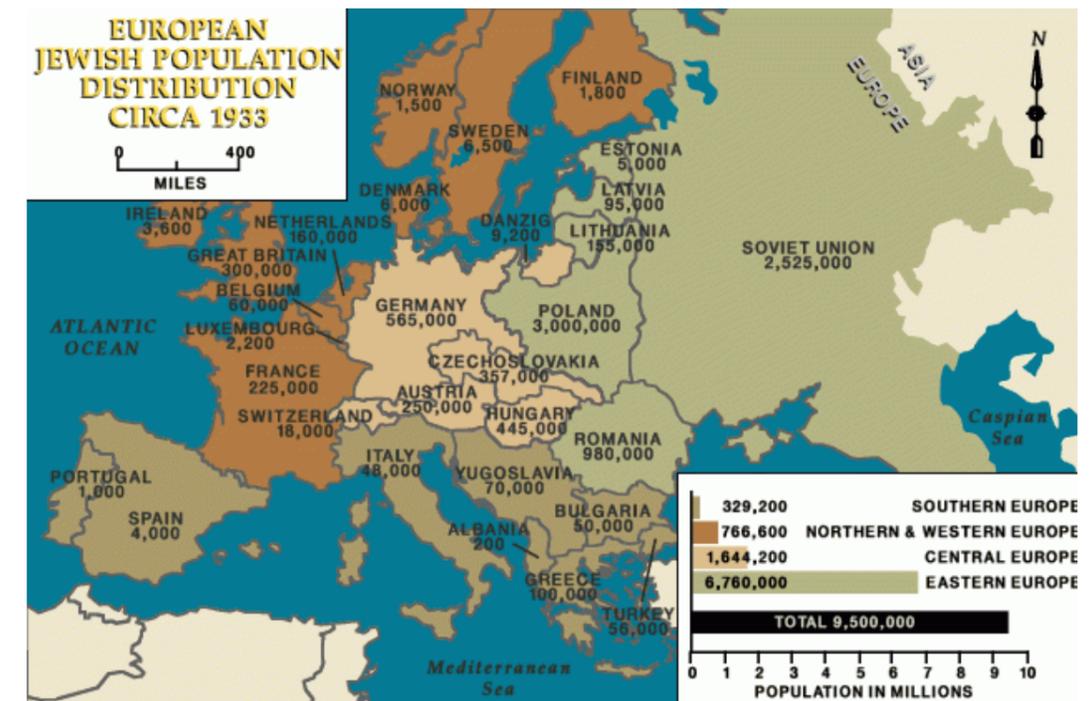
Dès la fin du XIXe siècle, les juifs d'Europe Orientale et centrale ont subi oppression et pogroms. L'antisémitisme virulent notamment de la Russie tsariste pousse certains à fuir ces régions pour venir s'installer dans l'Ouest de l'Europe ou partir vers d'autres régions du monde comme les Etats-Unis. Entre 1881 et 1925 environ 3 millions de juifs quittent l'Europe orientale et centrale : plus de 2 millions vont aux Etats-Unis, 210 000 vont en Angleterre, 150 000 en Argentine et environ 100 000 s'installent en France. En 1939 on compte 130 000 juifs originaires d'Europe orientale dans la seule ville de Paris.

A partir de 1933, les juifs sont de plus en plus exclus de la société allemande, expropriés et privés de toute activité économique, en conséquence, la moitié des juifs d'Allemagne quittent le Reich entre 1933 et 1939. Ce mouvement comprend aussi les zones contrôlées par les nazis, sur cette même période 90 000 juifs allemands et autrichiens se sont réfugiés dans les pays voisins : France, Belgique, Pays-Bas, Danemark, Tchécoslovaquie et Suisse.

Lorsque la guerre éclate, il ne reste environ que 275 000 juifs en Allemagne.

Après le déclenchement de la Seconde guerre mondiale, le 1^{er} septembre 1939, la fuite des juifs devient de plus en plus difficile voire impossible.

En un peu plus d'une décennie (1933 à 1945), la majorité du territoire va être conquis ou annexé par l'Allemagne. La majorité des juifs européens, deux sur trois, vont être assassinés.



Christine Gossart

La montée du nazisme : politique et idéologie

On peut résumer la montée du nazisme par la voie politique, puis s'interroger sur les fondements historiques et idéologiques de cette prise de pouvoir politique.

Un bref résumé du cheminement politique de la conquête du pouvoir par les nazis :

Hitler restructure le DAP en NSDAP (Parti National Socialiste des travailleurs allemands) en 1921, auquel est accolée la formation paramilitaire de la SA (Sturmabteilung). Cela reste un des nombreux très petits partis d'extrême droite, qui ne recueille que 2.6% des voix aux élections de 1928. La tentative avortée de putsch en 1923 conduit Hitler en prison, où il rédige *Mein Kampf* (*Mon Combat*), pas si incohérent qu'on l'a souvent soutenu, et violemment antisémite.

Plusieurs catalyseurs ont amené le NSDAP à recueillir à obtenir 33.1% des voix aux élections de novembre 1932 :

- Le nationalisme nourri par le Traité de Versailles après la défaite de 1918.
- La fragilité de la démocratie, nouveauté politique en Allemagne, portée par la République de Weimar, rendue responsable de la défaite de 1918 et surtout les échecs de ce nouveau régime.
- La crise économique de 1929

Hitler est alors nommé le 30 janvier 1933 chancelier d'un gouvernement où, minoritaire, il s'allie à des conservateurs qui ont pour but d'abattre la République pour restaurer un régime autoritaire traditionnel. En février 1933, l'incendie du Reichstag lui permet de faire promulguer par le maréchal von Hindenburg, Président de la République, le *décret pour la protection du peuple et de l'état* qui abroge les libertés civiles garanties par la constitution de la République de Weimar, et d'obtenir des pleins pouvoirs de police sur tout le territoire. Le 23 mars 1933, les députés centristes votent avec les nazis et les conservateurs la loi d'habilitation qui donne à Hitler les pleins pouvoirs pour quatre ans renouvelables.

Dès lors, la nazification du pays se fait à marche forcée, soutenue par une propagande forcenée mise en œuvre par Goebbels. Le 14 juillet 1933, le parti nazi devient parti unique, tous les autres étant interdits. La prise de contrôle se poursuit avec l'enrôlement dans les mouvements de jeunesse, et jusqu'à la Nuit des long couteaux (nuit du 29 au 30 juin 1934), où la SA et son chef sont éliminés, laissant la place aux SS (Schutzstaffel) et à leur chef, Heinrich Himmler, investi des pleins pouvoirs de police.

Les fondements historiques et idéologiques de cette prise de pouvoir politique :

On les retrouve dans l'Histoire et la culture politiques allemandes : ce sont toutes les notions d'expansionnisme, d'espace vital, le rejet de la démocratie et du libéralisme, la primauté de l'Etat, la lutte des races, l'antisémitisme, le darwinisme social, le poids des religions.

Si l'on ne remonte qu'à la guerre de Trente ans (1618-1648), la mort de près de 50% des Allemands de l'époque a laissé une peur viscérale à la fois de la guerre civile et de l'invasion.

Le Traité de Westphalie, qui a mis fin à cette guerre intra-européenne, a profondément modelé le fonctionnement du Saint Empire Romain Germanique, qu'on peut appeler le Ier Reich allemand, jusqu'à sa disparition en 1806. Ce traité a pu être considéré par les nazis comme l'origine des maux du Reich.

L'humiliation traumatique d'Iéna et Auerstaedt, suivi du dépeçage du territoire allemand par Napoléon, a déclenché un violent nationalisme allemand à l'origine de l'unification de la nation allemande durant le XIX^e siècle.

Ce même XIX^e siècle fut celui du darwinisme social et racial autant en Europe qu'en Allemagne : il ne faut pas oublier le développement de la « science raciale » qui a imprégné les élites et les peuples.

Ce fut la constitution du II^{ème} Reich sous Bismarck, de 1871 à sa chute à la fin de la Grande Guerre, fin qui engendra la République de Weimar, régime voulu démocratique. L'humiliation de la défaite, le Traité de Versailles, la « révolution conservatrice » des années 1920 nourrie de la faiblesse de la République, ont enrichi le terreau sur lequel ont prospéré les mouvements d'extrême droite (mais aussi communiste) dont a émergé le nazisme.

L'idéologie nazie peut se retrouver dans le slogan « Ein Volk, ein Reich, ein Führer » (un peuple, un Etat, un chef).

Georges BENSOUSSAN a pu dire que cette idéologie relevait d'une « conception zoologique du monde ». La vision du monde nazie est fondée sur le principe de l'inégalité et d'une hiérarchie des races, dans laquelle il revient aux Aryens, qui seraient le mieux représentés par les Allemands, de dominer le monde. Cette idée que le peuple allemand serait un peuple élu est très répandue dans les élites ; l'Allemagne aurait une mission qui justifierait qu'elle en prenne tous les moyens : un Etat fort, avec un peuple discipliné et un chef incontesté, qui considèrent que la loi du plus fort est la loi du plus juste.

A ce socle de pensée s'ajoute un racisme prétendument scientifique, qui abhorre tout mélange des races et considère que l'Etat allemand ne saurait être constitué que de la race pure des Aryens. Les autres races sont hiérarchisées, les Juifs étant placés en dehors de ce champ, et considérés comme de la vermine, des bacilles. En 1921, Erwin Baur, spécialiste de génétique végétale, Eugène Fischer et Fritz Lenz publiaient *Les Fondements de l'hérédité humaine et de l'hygiène raciale*.

Cette vision zoologique conduit directement à l'Aktion T4, et au génocide des Juifs, Tziganes, et autres « Untermenschen ».

Comme l'antisémitisme des autres pays européens, les racines de l'antisémitisme allemand sont anciennes. Outre les motivations religieuses de la guerre de Trente ans, la tradition chrétienne considère les Juifs comme déicides ; le luthérianisme exacerbe le rejet des Juifs en les chargeant de plusieurs rôles :

- un rôle identitaire : le Juif est par nature étranger et inassimilable,
- un rôle purgatif et purificateur : tuer, chasser le Juif libère de la violence interne du groupe, de l'Etat, et justifie la violence de l'Etat, du Reich,
- un rôle d'image symbolique : le Juif EST le mal,
- un rôle de représentation originelle : le judaïsme est la religion de l'origine, qui empêche toute autre religion d'être pleine et entière (du christianisme au surhomme du Reich de mille ans) ;

Les frustrations nationales allemandes (par exemple relativement à la faiblesse de la colonisation qui handicape l'essor économique allemand, ou à l'éclatement des territoires allemands de 1806 à 1918), sont accentuées par la défaite de 1918 et la réoccupation de la Ruhr en 1923.

Au-delà de la haine exceptionnelle exprimée par Hitler, l'antisémitisme a une fonction clairement identitaire, et s'appuie sur un « scientisme médical » très présent dans le discours nazi : le judaïsme est une « maladie », les Juifs « de la vermine ». Cela est couplé avec un eugénisme qui vise à éliminer les faibles, asociaux ou indésirables de toutes natures.

La logique, parce que idéologique, est alors implacable : on passe de la purification du corps social allemand (asociaux et délinquants ou opposants), à la purification du corps biologique (Aktion T4), puis naturellement à la purification raciale. Le lien est fait entre les étapes issues du *Décret pour la protection du peuple et de l'Etat*, de l'élimination des opposants à celle des inutiles, puis à la Shoah.

L'idéologie, par sa cohérence, justifie et conduit tout le processus, et exonère les individus de tout ressenti de culpabilité pour les crimes qu'ils ont perpétrés. (cf Eichmann lors de son procès à Jérusalem)

Le monde d'aujourd'hui est-il prêt à comprendre par cet éclairage où le mènent ses dérives et ses lâchetés ?

Nota : pas plus que le livre de Henry FORD The International Jew. The World's Foremost Problem (« Le Juif international. Le plus grand problème du monde »), CPA Book Publisher, Boring (Oregon). Le livre original se compose de quatre volumes constitués d'articles parus entre 1920 et 1922 dans le journal The Dearborn Independent.

Philippe Hetzel

Journée internationale de la mémoire de la Shoah

Le 1^{er} novembre 2005, l'adoption d'une Journée internationale dédiée aux victimes de la Shoah a été officialisée par les Nations Unies. Ce sont la France et l'Allemagne qui ont choisi la date : le 27 janvier, pour l'anniversaire de la libération du camp d'Auschwitz-Birkenau. Cette date a pour but d'encourager la préservation active de lieux de mémoires, c'est-à-dire les camps de concentrations, les camps d'exterminations, les prisons... En plus d'officialiser cette « journée du souvenir », les ministres européens de l'éducation ont imposé le rejet de tout déni de la Shoah. Dans sa déclaration, les Nations Unies condamnent toutes formes d'intolérance religieuse, d'incitation à la haine, de harcèlement ou de violence à l'égard de personnes ou de communautés en raison de leur appartenance ethnique ou de leurs croyances religieuses.

Chaque 27 janvier une réflexion de la Shoah est organisée et traitée par les communautés éducatives. Elles se doivent de proposer des ateliers pédagogiques, des rencontres avec des témoins, des débats, des expositions, des visites de lieux de mémoire... Pour Audrey Azoulay, directrice de l'UNESCO « cette mémoire de l'Holocauste nous oblige à ce travail de mémoire ; comme elle nous oblige, dans le même temps, au respect des droits humains et d'un ordre international bâti sur le principe fondamental de la dignité de chaque vie humaine ».

Depuis 2010, les Nations Unies élaborent un thème précis pour célébrer cette journée du souvenir. Leur but est de se concentrer sur des sujets faisant écho aux expériences collectives et aux droits universels de l'Homme. En 2023, elles ont commémoré le 27 janvier à Genève sous le thème de « Home and Belonging » (*maison et appartenance*). Avraham Roet, 95 ans, survivant de la Shoah, était invité à témoigner son histoire.

En France, le 27 janvier 2023 a été célébré dans plusieurs institutions. La Fondation pour la Mémoire de la Shoah a dévoilé une plaque rendant hommage aux élèves juives déportées de l'école de la rue de l'Ave Maria dans le 4^{ème} arrondissement parisien. Elle a également organisé une cérémonie à la synagogue de la place des Vosges. De son côté l'UNESCO ont laissé la parole à Isabelle Choko, présidente de l'Union des rescapés d'Auschwitz. Le violoniste Robert Davidovici était également invité pour jouer *Shoah* avant la lecture du Kaddish (prière de la glorification et de sanctification) par la cantatrice Sofia Falkovitch. L'Union des Déportés d'Auschwitz s'est quant à elle rendue à l'Arc de Triomphe pour le ravivage de la flamme.

D'autres dates ont été officialisées par d'autres pays. L'Argentine a choisi le 19 avril pour célébrer la mémoire de la Shoah. Ce jour correspond au soulèvement du ghetto de Varsovie. La Hongrie a adopté le 16 avril, date de l'instauration du premier ghetto à Munkács. Les Etats-Unis ont pris le modèle d'Israël en fixant leur « journée du souvenir » à la date de Yom HaShoah, dont la date varie entre avril et mai en fonction de l'éphéméride hébraïque, qui est un calendrier lunaire.

Raphaëlle Zelkowicz, 2024

Visite au mémorial de la Shoah



Le 16 mai, nous avons visité le Mémorial de la Shoah à Paris, un lieu essentiel à la compréhension et au devoir de mémoire de la Shoah. Situé dans le Marais, il a ouvert ses portes en 2005, mais ses racines remontent à 1956 avec la création du premier centre de documentation juive contemporaine.

En visitant le Mémorial, on plonge dans l'histoire, avec une exposition permanente qui présente des photos, des objets personnels, des documents et des vidéos. Trois lieux particulièrement marquants sont : le Mur des Noms, le mémorial pour les juifs de France morts en camps et la crypte.

Le Mur des Noms au Mémorial de la Shoah est un élément central du site, où sont gravés les noms d'environ 75 600 Juifs déportés de France entre 1942 et 1944. Il s'agit des hommes, femmes et enfants envoyés vers les camps de concentration et d'extermination nazis, notamment et surtout à Auschwitz-Birkenau et dans les autres dans les camps de Sobibor, Majdanek et pour un convoi aux Pays baltes. Ce mur est régulièrement mis à jour grâce aux recherches historiques qui continuent d'identifier les victimes.

Un autre mémorial interactif a été installé en avril 2024 dans la crypte. Cette œuvre mémorielle est réalisée en hommage aux Juifs de France morts dans les camps d'internement, fusillés et résistants déportés assassinés durant la Seconde Guerre mondiale.

Ce monument vient ainsi compléter le Mur des Noms des 76 000 Juifs déportés de France.

La numérisation de cet hommage permet d'actualiser constamment la liste et de rendre hommage à ces héros de manière plus accessible et engageante.

Dans la crypte située se trouve une étoile de David en marbre noir. C'est le tombeau symbolique des six millions de Juifs morts sans sépulture. Dans ce lieu sont mêlées les cendres des martyrs recueillies dans les camps de la mort ainsi que dans les ruines du ghetto de Varsovie. Ces cendres ont été ensevelies dans de la terre d'Israël, conformément à la tradition.

Le Mur des Justes du Mémorial de la Shoah à Paris porte les noms de plus de 3 900 hommes et femmes qui ont contribué au sauvetage de juifs en France pendant la Seconde Guerre mondiale. Ces personnes, appelées « Justes parmi les Nations », ont été reconnues par l'État d'Israël pour leurs actions héroïques, souvent au péril de leur propre sécurité et celle de leur famille.

En conclusion, la visite du Mémorial de la Shoah à Paris est une expérience profondément émouvante et enrichissante. Ce lieu de mémoire rend hommage aux millions de victimes juives de la Shoah tout en préservant l'histoire des actes inhumains commis durant cette période sombre. À travers ses expositions, ses documents d'archives, et son Mur des Noms, le mémorial permet de mieux comprendre les mécanismes de la déportation et de l'extermination, ainsi que le rôle de la France dans ces événements tragiques. Il invite à la réflexion sur les dangers de la haine, de l'antisémitisme, tout en soulignant l'importance du devoir de mémoire pour éviter que de telles horreurs ne se reproduisent.

Justine Tagger et Lyora Cohen (Institut Saint Dominique)

Documentaire : *Apocalypse Hitler*

Aujourd'hui je souhaite vous présenter une minisérie documentaire de deux épisodes de 55 minutes réalisée par Isabelle Clarke et Daniel Costelle : *Apocalypse Hitler*.

Cette série regroupe des documents d'époque connus ou inédits et relate les grands événements ayant amené Hitler à la prise de pouvoir.

La première partie intitulée *La Menace* décrit la jeunesse d'Hitler puis son enrôlement durant la Première Guerre mondiale pendant laquelle il est blessé ainsi que son essor en tant que porte-parole du DAP. Le putsch raté de la Brasserie de Munich en 1923, son incarcération et la publication de *Mein Kampf* clôturent ce premier épisode.

La deuxième partie intitulée *Le Führer* décrit la montée en puissance du NSDAP et d'Hitler dans un contexte de crise économique en ce début des années 1930. Les différents mécanismes politiques lui permettant de prendre les pleins pouvoirs puis la politique qu'il mène une fois seul à la tête du IIIe Reich sont également explicités.

Les avis sur ce documentaire sont mitigés : *Le Monde* considère le projet comme ambitieux et le résultat intéressant en tant qu'il permet de faire découvrir au grand public des images d'archives rares (jeunesse d'Hitler, Hitler au sein de l'infanterie pendant la Première Guerre mondiale...). Des historiens, dont Edouard Husson, lui reprochent d'insister sur des points historiques aujourd'hui controversés comme la possible ascendance juive d'Hitler qui est aujourd'hui une thèse éculée ou encore la thèse fautive d'un danger communiste en Allemagne en 1918.

Malgré ces critiques j'ai fait le choix de vous présenter cette série car en choisissant bien les extraits, elle a le mérite d'expliquer simplement et rapidement aux élèves la montée au pouvoir d'Hitler ainsi que les premiers temps du Führer. Son grand avantage est la présence d'images d'archives jamais utilisées auparavant qui ont été colorisées.

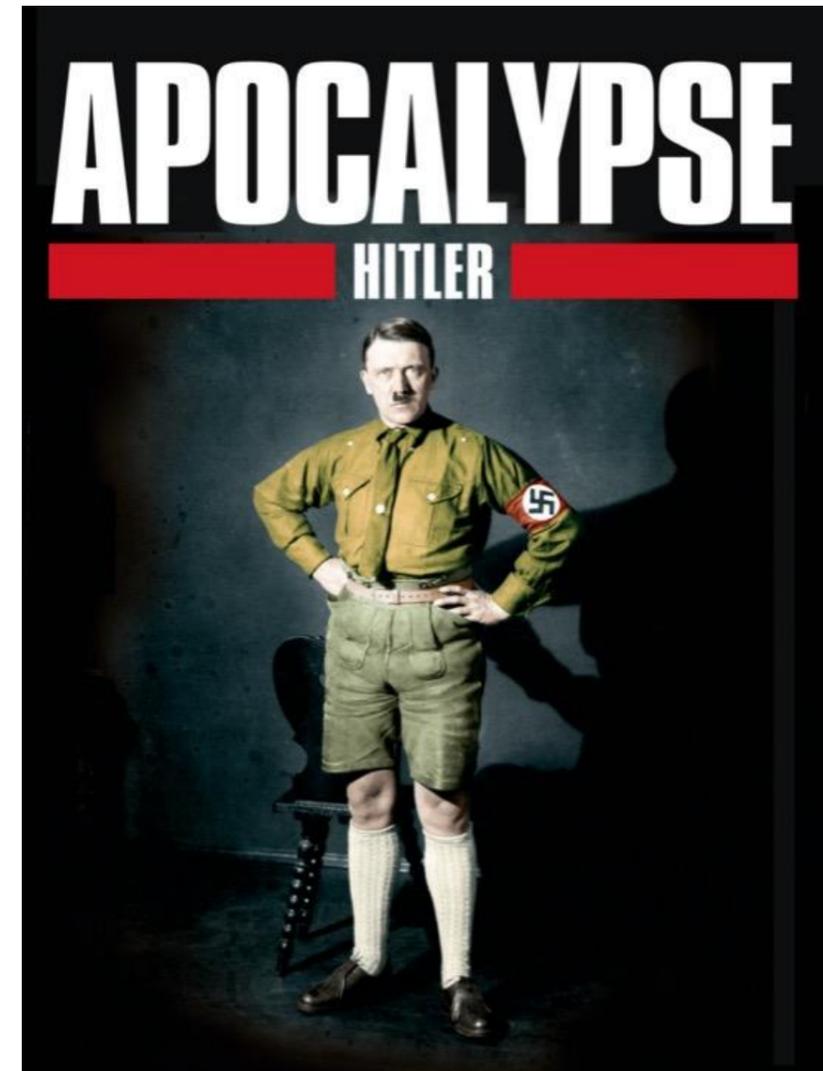
Les deux épisodes sont disponibles sur France TV jusqu'au 29 novembre 2024.

[Apocalypse : Hitler - France TV](#)

De plus, le site Lumni propose des découpages intéressants pour des extraits à étudier avec les élèves. Ces extraits sont accompagnés de dossiers documentaires avec des questionnaires.

[Apocalypse : Hitler - Vidéos | Lumni](#)

Bon visionnage !



Delphine Djurdjevic

Livre : *Le nageur*, Pierre Assouline

JO-Paris 2024.

Nous ne pouvons déroger à la présentation d'un roman en lien avec les Jeux Olympiques et la Shoah.

L' écrivain et journaliste, Pierre Assouline a publié en 2023 chez Gallimard le biographie d 'Alfred Nakache sous le titre "le nageur".

On retiendra de ce livre non seulement la vie de ce sportif de haut niveau qui n' aimait pas vraiment l'eau enfant, son combat pour la vie après avoir traversé la terreur des camps de la mort mais aussi les différents mécanismes d'exclusion des juifs aux différentes épreuves sportives. Être juif, avoir une notoriété et être sportif permettent-ils de sortir de l' enfer concentrationnaire mieux que les autres ?

Telle est une des questions que pose ce roman ?

Etymologiquement, le nom de famille d'Alfred vient de l'arabe "naqqâsh" qui signifie sculpteur ou graveur. Notre sportif a su sculpté ce don de la nage pour le transformer en trophées d'excellence et graver dans l 'histoire de la natation le dépassement et l'abnégation de soi. Une leçon de vie exemplaire et humble. Un récit qui fourmille de détails sur la vie des juifs algériens. Un livre à lire absolument en ces temps olympiques.

Catherine Thuillier, TDM 2016/2018/2020

Pierre Assouline

Le nageur



Rencontres avec Sylvain Levey et Ludovic Cantais

Entre la façade arrière de la bibliothèque Charlotte Delbo et l'ensemble résidentiel d'où éclatent les vivants échos de conversations du début d'après-midi s'ouvre un verdoyant jardin rectangulaire. C'est là, à Vigneux-sur-Seine, qu'une petite assemblée, en majorité composée de lycéens et de retraités, a accueilli les paroles de Sylvain Levey, venu, samedi 29 mai, présenter sa pièce *Michelle doit-on t'en vouloir d'avoir fait un selfie à Auschwitz ?* créée en 2017, dans le cadre d'une journée d'hommage à Charlotte Delbo. Survivante des camps de la mort, la romancière native de Vigneux repose dans le cimetière situé juste en face de la bibliothèque. Une fidèle de l'institution – avoir trois enfants vous lie singulièrement au destin d'une bibliothèque municipale – s'étonne de n'avoir jamais mis les pieds dans cette arrière-cour herbeuse où l'auteur, un bonhomme petit et rond, s'installe à l'abri d'un précieux parasol ; une pause qu'il semble goûter avec enthousiasme, lui qui s'appête à partir en tournée pour jouer sa dernière création intitulée *Gros*, au fil rouge autobiographique.

A l'affiche des théâtres publics durant plusieurs saisons, *Michelle doit-on t'en vouloir d'avoir fait un selfie à Auschwitz ?* est issue d'une commande des éditions *théâtrales* pour la jeunesse. Aux curieux venus l'écouter, Sylvain Levey ne *raconte* pas son œuvre, il en éclaire la genèse et les enjeux de façon stimulante en les conviant à entrer dans son laboratoire personnel. Les échanges qu'il conduit et les confessions qu'il livre dessinent peu à peu son rapport à l'écriture : les fictions qu'il produit s'enracinent toutes dans une rencontre avec la réalité, qu'elle soit issue de la lecture de journaux ou de son propre parcours de vie. L'écrivain cite Deleuze et se reconnaît dans le caractère animal que le philosophe attribue aux artistes à l'affût d'un mouvement du monde auquel amarrer leur pulsion créatrice.

Pour écrire *Michelle...* il s'est inspiré d'un fait divers, le *bad buzz* numérique que suscita le geste, alors jugé obscène, d'une adolescente. En prenant le parti de ne pas saturer sa démarche de recherches journalistiques trop précises sur ce micro-événement auquel les réseaux sociaux donnèrent un relief peut être disproportionné, Sylvain Levey s'est ménagé un espace de liberté. Celui de la fiction, espace où la possibilité d'une reprise réflexive d'un faux pas, à savoir l'inopportun selfie, se substitue à la nécessité de le juger, nécessité qui gouverne la majorité des espaces d'expression sur les réseaux. Si Michelle existe (elle est américaine et tient un blog sur Internet), Sylvain Levey en a fait une jeune fille scolarisée à Nancy. Car Michelle, comme la bêtise – qui n'est souvent rien d'autre qu'une méconnaissance des codes culturels comme le souligne l'auteur – est universelle. Fabuler à partir du réel, convertir l'anecdotique en fiction à même de faire réfléchir et non pas seulement d'indigner, telle est le cap que Sylvain Levey s'est promis de tenir.

Bienveillant – il ne condamne pas Michelle – l'auteur ne sombre jamais non plus dans une attitude démagogique et distingue clairement auprès de son auditoire l'activité qui consiste à écrire *pour* la jeunesse de l'erreur qui consisterait à vouloir lui plaire à tout prix. Eduquer n'est pas séduire et l'écriture de Sylvain Levey est à la hauteur de cette différence en cela qu'elle cherche à s'adresser aux jeunes sans les singer, c'est-à-dire sans reprendre exactement leurs mots ni le rythme de leur phrasé.

L'échange le plus intéressant de la rencontre (cela n'engage bien sûr que moi) commence avec le jugement, plutôt sévère, d'une lectrice âgée, casquette en feutre à carreaux vissée sur le crâne malgré la chaleur. A la question de savoir s'il faut en vouloir à Michelle, elle répond clairement oui ; aussi reproche-t-elle à l'auteur sa neutralité : une absence de « message » franc lui semble desservir son propos. Mais cela permet encore à Sylvain Levey de préciser sa démarche : si ses mots nous laissent libres, c'est que, lui, refuse de s'adonner à la leçon de morale. Rien de pire, comme Roland Barthes le faisait remarquer à propos de certaines photographies de guerre dans *Mythologies*, que de trop guider le spectateur dans le chemin de la pensée. La réserve de l'intervenante permet cependant aux échanges de s'enrichir et chacun s'empare finalement de la difficile question de la conjonction, ou de la disjonction, de l'émotion et du lieu. Après une heure et demie de rencontre, un autre problème a donc surgi dans le jardin rectangulaire, toujours inondé de soleil et des bruits du voisinage : peut-on s'en vouloir de ne pas nécessairement ressentir d'émotion lorsque l'on se retrouve sur un lieu de mémoire, qu'il s'agisse d'Auschwitz, de Verdun, de Pompéi, ou d'une tombe familiale ? Comment conjuguer la volonté de se cultiver, qui nous guide dans ces voyages ou pèlerinages, et le caprice de nos ressentis, la force de nos émotions se dérochant parfois aux lieux de mémoire où l'on aurait souhaité qu'elle s'exprime ? Une réponse possible peut être que l'on ne peut jamais prendre rendez-vous avec une émotion, ni même un sentiment, et qu'en ces lieux de mémoire, une seule injonction demeure, celle du recueillement.

La fin de l'après-midi est consacrée à la projection du film de Ludovic Cantais *J'aimerais qu'il reste quelque chose* (2019). Dans l'ombre de la salle Daniel Féry, les quatre-vingts minutes du documentaire proposent aux spectateurs un angle d'approche inédit de l'historiographie de l'holocauste. Car Ludovic Cantais ne filme pas des témoins qui furent adultes à l'époque, à l'instar de Lanzmann, figure tutélaire d'un genre en soi, celui des films dédiés à la Shoah, mais leurs enfants ou d'autres descendants encore. C'est davantage aux gestes et aux objets au travers desquels se transmet l'Histoire qu'à sa chronologie qu'il s'intéresse, et ce en se penchant sur une transaction jusque-là pas ou peu documentée : celle de particuliers venant remettre aux archivistes du mémorial de la Shoah des traces du quotidien de leurs aînés. Une photographie, un enregistrement audio, un jouet taillé dans le bois par un père pour son fils dans le camp de Pithiviers, une lettre d'adieu, une étoile de David cousue sur

un ruban, de « vrais » faux papiers : artefacts que viennent confier, parfois seulement présenter, femmes et hommes de tous milieux sociaux, certains sans descendance, aux équipes du mémorial. Avec ces rencontres, les histoires familiales viennent, comme autant d'affluents, se jeter dans le fleuve d'une mémoire collective qu'elles nourrissent. Ludovic Cantais revendique son intérêt pour ce qu'il nomme l'« archive modeste » : ces objets, ces documents, valent précisément par leur banalité. Ils racontent les peurs, les promesses, les incertitudes quotidiennes de ceux qui les manipulèrent à l'époque, et que tiennent à nous enseigner ceux qui s'en dépossèdent aujourd'hui.

Après la projection, le cinéaste est prolix sur ses choix de mise en scène : il explicite son parti pris de faire des plans de coupe, écrans noirs venant casser le rythme des échanges entre donateurs et donataires. Scansions non artificielles mais portées par la volonté de rendre sensible l'aspect justement fragmentaire, heurté et parfois approximatif de mémoires traumatisées, mémoires décousues donc, d'individus que l'oubli n'a, pour certains, probablement pas tant rongés que sauvés. La sobriété, la fixité des plans au cours desquels se nouent les interactions, la passation des objets et la narration qui les accompagne, font d'emblée songer à Depardon. Cantais s'en réclame mais explique aussi avec finesse comment il s'en distingue. Si dans *Délits flagrants* (1994) la caméra fixe de Depardon filmait la confrontation entre représentants de l'institution judiciaire et prévenus, dans *J'aimerais qu'il reste quelque chose*, le plan fixe n'embrasse plus une opposition mais une rencontre. Néanmoins, même s'ils sont assis côte à côte et non plus face à face comme chez Depardon, les protagonistes du film de Cantais restent l'un pour l'autre des altérités : ils ne copinent jamais, tout l'enjeu de leur rencontre se situant au-delà de celle-ci, dans ce qui, légué, sera transmis aux visiteurs du mémorial.

En écoutant tour à tour Sylvain Levey et Ludovic Cantais parler de leurs travaux respectifs, deux points communs nous sont apparus. Le premier est certainement propre aux artistes en général et porte sur leur manière d'aborder la question des contraintes créatrices, du protocole artistique que l'on peut se donner avant d'écrire ou de filmer : à cet égard, l'un comme l'autre ont souligné l'importance qu'il y a à ne s'imposer que des règles souples qui, loin de rigidifier l'activité créatrice, ne lui donneront qu'un élan et une direction, soit la possibilité de respirer, de bifurquer, de se reprendre et de s'enrichir au-delà de ce qui fut planifié. Cela nous réapprend peut-être ce qu'est improviser au sens fort du terme : non pas bricoler à défaut d'avoir prévu, mais être capable d'accueillir ce que l'on n'attendait pas.

Le deuxième point commun réside dans l'attention conjointe que Levey et Cantais portent à la jeunesse. Tout se passe comme si leur rapport à l'Histoire était polarisé par un vecteur tourné vers le futur. Autrement dit, par le concept de responsabilité. Ainsi ont-ils tous deux avoués avoir ressenti la nécessité de réécrire la fin de leur œuvre respective. Sylvain Levey a prolongé l'histoire de Michelle sur quelques pages pour éviter de la clore sur une note par trop mortifère, se sentant, dit-il, la responsabilité, de ne pas désespérer son lectorat le plus jeune. Tandis que Ludovic Cantais, insatisfait lui aussi par la conclusion originelle de son film, n'a pu le tenir pour achever qu'en tournant, en 2017 (le tournage ayant débuté en 2014), une nouvelle fin : un flux de collégiens visitant le mémorial et emportant avec eux ce qui leur appartiendra de faire de cette mémoire.

Benjamin Berger